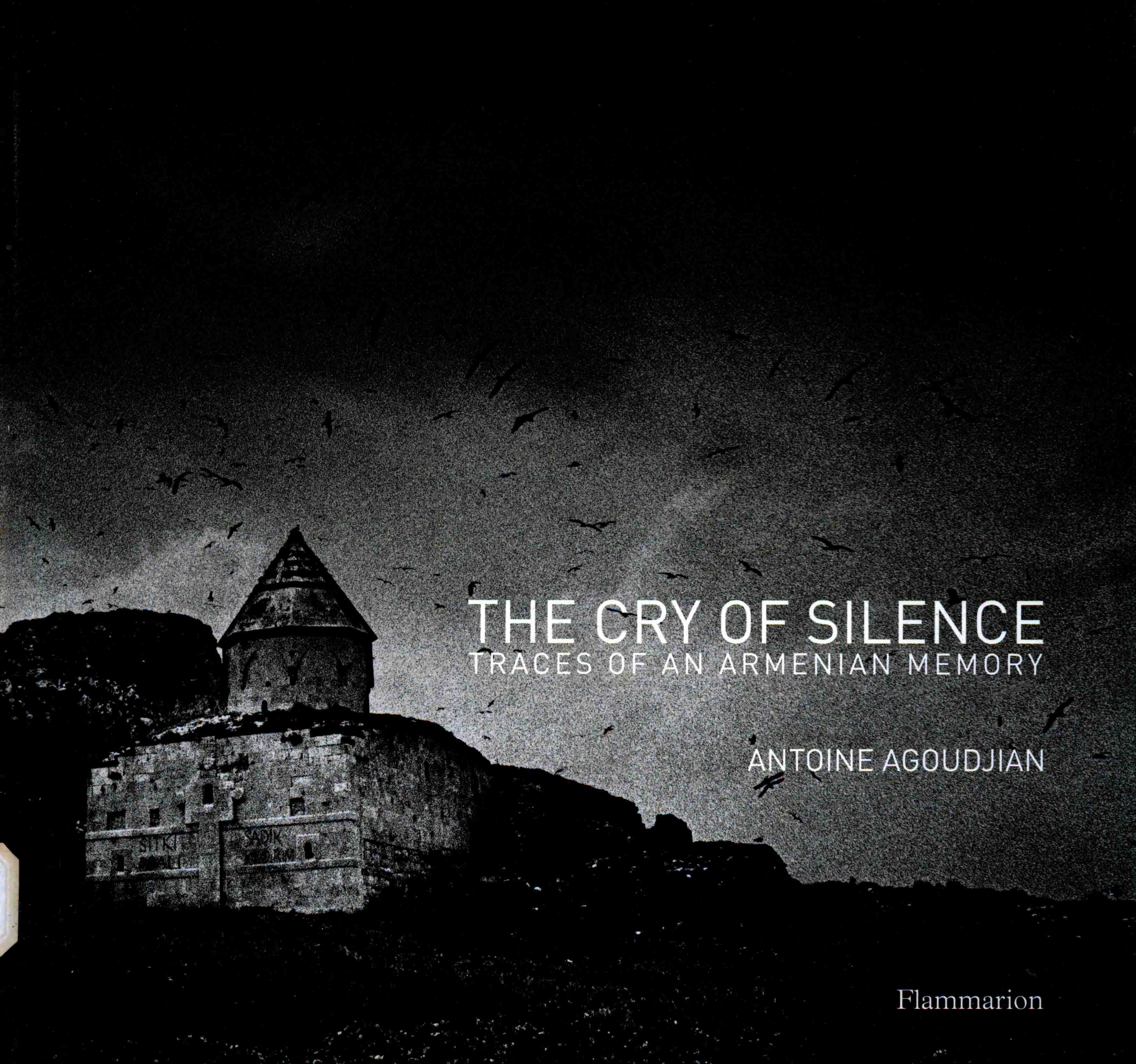




THE CRY OF SILENCE

TRACES OF AN ARMENIAN MEMORY

ANTOINE AGOUDJIAN

Flammarion

THE CRY OF SILENCE

TRACES OF AN ARMENIAN MEMORY

ANTOINE AGOUDJIAN

Flammarion

CET OUVRAGE A ÉTÉ CONÇU PAR ANTOINE AGOUDJIAN
RESPONSABLE ÉDITORIALE : GAËLLE LASSÉE ASSISTÉE DE FANNY MORGENSZTERN
CONCEPTION GRAPHIQUE : JEAN-YVES QUIERRY
CARTE : ERIC VAN LAUWE
RAPPEL HISTORIQUE : RAYMOND H. KÉVORKIAN
FABRICATION : CORINNE TROVARELLI
PHOTOGRAVURE : LES ARTISANS DU REGARD, PARIS
TIRAGES PHOTOGRAPHIQUES ORIGINAUX : ANTOINE AGOUDJIAN

THIS WORK WAS CONCEIVED BY ANTOINE AGOUDJIAN
ART DIRECTION AND DESIGN: JEAN-YVES QUIERRY
MAP: ERIC VAN LAUWE
CHRONOLOGY: RAYMOND H. KÉVORKIAN
TRANSLATED FROM THE FRENCH BY DEKE DUSINBERRE
COPYEDITING: LINDSAY PORTER
PROOFREADING: MARC FEUSTEL
COLOR SEPARATION: LES ARTISANS DU REGARD, PARIS
ORIGINAL PHOTOGRAPHIC PRINTS: ANTOINE AGOUDJIAN

© Flammarion, S.A., Paris, 2015

Distribution en langue française
ISBN : 978-2-0813-0330-0
N° d'édition : L.01EBAN000347.N001

English-language distribution
ISBN: 978-2-08-020216-1

Tous droits réservés.
Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme que ce soit et par aucun moyen électronique, mécanique ou autre sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

All rights reserved.
No part of this publication may be reproduced in any form or by any means, electronic, photocopy, information retrieval system, or otherwise, without written permission from Flammarion, S.A.

Flammarion, S.A.
87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13
editions.flammarion.com

Dépôt légal: 03/2015

15 16 17 3 2 1

Achévé d'imprimer par Musumeci (Italie) en décembre 2014

Printed in Italy by Musumeci

LE CRI DU SILENCE

TRACES D'UNE MÉMOIRE ARMÉNIENNE

ANTOINE AGOUDJIAN

Flammarion

LE CRI DU SILENCE

TRACES D'UNE MÉMOIRE ARMÉNIENNE

ANTOINE AGOUDJIAN

Flammarion

CET OUVRAGE A ÉTÉ CONÇU PAR ANTOINE AGOUDJIAN
RESPONSABLE ÉDITORIALE : GAËLLE LASSÉE ASSISTÉE DE FANNY MORGENSZTERN
CONCEPTION GRAPHIQUE : JEAN-YVES QUIERRY
CARTE : ERIC VAN LAUWE
RAPPEL HISTORIQUE : RAYMOND H. KÉVORKIAN
FABRICATION : CORINNE TROVARELLI
PHOTOGRAVURE : LES ARTISANS DU REGARD, PARIS
TIRAGES PHOTOGRAPHIQUES ORIGINAUX : ANTOINE AGOUDJIAN

THIS WORK WAS CONCEIVED BY ANTOINE AGOUDJIAN
ART DIRECTION AND DESIGN: JEAN-YVES QUIERRY
MAP: ERIC VAN LAUWE
CHRONOLOGY: RAYMOND H. KÉVORKIAN
TRANSLATED FROM THE FRENCH BY DEKE DUSINBERRE
COPYEDITING: LINDSAY PORTER
PROOFREADING: MARC FEUSTEL
COLOR SEPARATION: LES ARTISANS DU REGARD, PARIS
ORIGINAL PHOTOGRAPHIC PRINTS: ANTOINE AGOUDJIAN

© Flammarion, S.A., Paris, 2015

Distribution en langue française
ISBN : 978-2-0813-0330-0
N° d'édition : L.01EBAN000347.N001

English-language distribution
ISBN: 978-2-08-020216-1

Tous droits réservés.
Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme que ce soit et par aucun moyen électronique, mécanique ou autre sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

All rights reserved.
No part of this publication may be reproduced in any form or by any means, electronic, photocopy, information retrieval system, or otherwise, without written permission from Flammarion, S.A.

Flammarion, S.A.
87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13
editions.flammarion.com

Dépôt légal: 03/2015

15 16 17 3 2 1

Achévé d'imprimer par Musumeci (Italie) en décembre 2014

Printed in Italy by Musumeci

THE CRY OF SILENCE

TRACES OF AN ARMENIAN MEMORY

ANTOINE AGOUDJIAN

Flammarion

Ce que tu as oublié se rappellera de toi

Voilà, ma chère Chouchane et mon cher Vartan, ce que m'évoque le travail, l'œuvre, de votre père Antoine. Chaque fois que je fais face à ses photos, c'est ce poème qui s'en vient à mon esprit. Je vous dirai la suite tout à l'heure.

Votre père est un photographe qui, par la force de son sujet, s'est mué en photographe itinérant. Il puise sa force dans une errance radieuse et libre de toutes considérations mercantiles et sentimentales.

Sans que personne l'y oblige, il se projette sur ces chemins poussiéreux qui menèrent nos ancêtres vers la mort.

Qui allait s'en rappeler ?

Les assassins misaient sur le temps. Mais tout le monde le sait, les routes et les chemins ont des yeux. Ils voient tout et n'oublient rien.

Il gravit nos montagnes enténébrées, couronnées de neiges et de forêts. Là, les loups se languissent de la biche. Ils hurlent, gorge tendue vers la lune stérile, et n'admettent toujours pas qu'ils la pleurent en secret. Mais ceux qui doivent savoir savent que les montagnes ont des oreilles, qu'elles se rappellent de tout depuis la création première.

Sans jamais fuir le danger, il, votre père, se dirige vers l'appel de l'autrefois, vagabonde vers le retour, emprunte le sentier qu'on a voulu taire et enterrer. Il se perd dans des villages qui sans mal se rappellent de lui. Il se retrouve dans des villes, que nous, les Arméniens, avons vu naître. Il redonne corps aux édifices, que, de nos mains, nous avons tirés du néant. Il redessine des cités d'où nous avons fait surgir le feu prométhéen, érigeant, bâtissant des temples d'où s'élevait la promesse de la lumière éternelle. C'est cette lumière toute vêtue de ténèbres qui habite les photographies de votre père. Et elles aussi ont une mémoire.

Cependant son travail n'est pas un travail de mémoire, ce n'est pas une macabre biographie posthume et photographique d'un peuple. Cette mémoire n'existe pas. Cette mémoire n'est pas souhaitable, nous n'en voulons pas. La mémoire, ce n'est pas notre pays perdu, ni le génocide planifié par ceux-là même qui aujourd'hui le nient. Non !

Notre mémoire est un endroit qui s'apparente à l'autrefois.

Notre mémoire est une histoire qui commence par : il était une fois. Et c'est de cette Foix unique d'où nous avons surgi. C'est là que tout a commencé.

Et ce tout ne finira jamais.

C'est notre mystère.

C'est ce mystère qui inquiète tant les assassins d'hier et d'aujourd'hui, parce que ce « tout » ils ne le saisiront pas. Donc ils tuent et massacrent. Mais ce qu'ils ignorent, c'est que le savoir se transmet par un chuchotement. Le savoir de l'autre n'est pas dans le fait de la possession. S'approprier par la force éloigne encore plus du mystère. Du coup ils nous haïssent encore plus de nous avoir tués pour rien. En nous confisquant nos terres, nos maisons, nos chants, nos danses, ils pensaient pouvoir percer notre antique mystère. Un mystère ne se perce pas. C'est lui qui vous transperce. Mais les conquérants oublient toujours de tomber leurs armures.

Le mouvement qu'a entrepris votre père est un mouvement perpétuel. Puisqu'il chemine sur les chemins poussiéreux qui mènent vers le retour, vers le perdu, et ce pays ne figure sur aucune carte. Il est bien trop vaste ce pays pour se laisser enfermer dans la science très mouvante et très aléatoire qu'est la cartographie.

Il y avait, il n'y avait pas, disent les Arméniens au début de la fable.

Antoine est dans cette incantation à rebours.

Il y avait, il n'y avait pas.

Là est la matrice.

Dans ce mantra, connu de tous les Arméniens, est notre mystère.

L'éternel.

Cette phrase toujours contemporaine, nous fixe dans ce qui s'appelle : l'Autrefois.

C'est cet Autrefois que je retrouve dans les photographies de votre père parce que ce sont elles qui finalement me regardent et me parlent de ce mystère qui intrigue tant les bourreaux. Ce sont elles qui sont les spectatrices de mon émoi. Car c'est moi qui suis le « regardé », moi qui me déploie dans le cadre de leur regard.

À partir du moment où se pose la question du cadre, donc de l'encagement, se pose la question de la liberté. Il est toujours question de liberté. Puisque c'est un désir cadré et toujours insoumis qui se pose derrière l'œil acéré de votre père.

Ce que tu as perdu te retrouvera

Parfois j'ai l'impression que les personnages de ses photos voudraient me parler.

Qu'ils voudraient se tourner vers moi, me livrer un terrible secret. Un jour l'un d'entre eux m'adressa la parole. Ce n'était pas un Arménien, ni un Yézidi, ni un Assyro-Chaldéen, ni un Arabe, ni un Kurde. C'était un Turc. Je n'étais pas surpris. Il fallait bien que cela arrive un jour ou l'autre. Je me tendais. Lui se taisait. « Parle, lui dis-je, je sais que tu veux me parler. Cela fait longtemps que tu en as envie et besoin. Parle, toutes mes oreilles sont à toi. »

Il me parla ainsi.

« Ne pense pas revenir, tu ne reviendras pas l'ami, comment pourrais-tu revenir ? Puisque jamais tu n'es parti. Jamais tu n'as quitté ces lieux. Oui, la maison de tes pères où désormais je vis est pleine de toi. Tu hantes mes nuits, celles de tous les miens. Les jours, nous faisons semblant d'être ce que nous sommes. Mais les nuits trahissent notre état véritable. Nous en sommes à redouter la lune. Tu nous hantes. Ton absence est lourde et épaisse comme cette nuit d'avril qui n'en finit pas de tomber. Tu nous hantes moi et mes chants, moi et mes prières, moi et mes mains que je voudrais laver un million et demi de fois, dans l'Euphrate et le Tigre et tous leurs confluents. Tu te tiens sur le seuil d'où aucune force divine ne pourrait te déloger. Et nous, nous allons et venons à notre guise dans ce pays dont vous êtes la source, et nous nous croyons libres. Mais c'est nous qui sommes les pris au piège. Mais comme les loups nous préférons nous rogner la patte jusqu'à l'amputer et hurler notre rage sous la lune stérile. Nous aimerions ne plus avoir à vivre comme des fantômes à trois pattes, ne plus avoir peur de ce que nous vous avons pris. Nous aimerions nous délester de cet habit de honte qui étouffe notre noblesse et celle de nos enfants. Oui l'Arménien, prends-moi en photo, emmène-moi dans la chambre noire et redonne des nuances à mes sommeils gorgés de sang. Peut-être à force de photos et de palabres, pourras-tu m'aider à retrouver mon bien le plus précieux, ma fierté. »

Ce que tu as laissé te reprendra

C'est toujours l'histoire d'un regard posé. Votre père Antoine pose son regard comme un enfant poserait sa question. Les questions des enfants sont indispensables à l'évolution du genre humain, car ce sont elles qui éduquent les adultes et les projettent vers le juste. Ce sont elles qui sont la conscience du monde. La question de l'enfant est innocente et pure mais aussi intraitable. Il y a de l'enfance dans l'œil de votre père, de l'innocence. Il y a la promesse d'une écriture retrouvée, un alphabet réincarné, vivant de nouveau, chantant de nouveau, éternel de nouveau. C'est pour cela que son travail me parle, il convoque en moi ce qu'il y a de plus noble, le langage, donc la pensée. Il m'en restitue le sens et je ne parle pas d'écrire mais de dire, de chanter même. Dans son travail, je vois, je reconnais mes souvenirs d'enfant, et je ne peux barrer la route à cette armée de larmes qui force les portes de mes yeux. Ce n'est ni de haine ni de colère que je pleure. Comme votre père, je suis un flâneur éveillé et paisible. Toute mon enfance j'ai erré, me suis laissé perdre dans le pays imaginaire, imaginé, imagé.

Ce que tu as enterré te remettra au monde

« C'était la nuit, soudain je me réveillai la gorge tendue vers le ciel. Je me trouvais là où je n'aurais pas dû. À ce carrefour où l'histoire pactise avec la lune. À cet endroit du péril où il fallait imaginer une couleur, un drapeau, un couteau. C'est le rouge qui en premier me souilla. Comment éprouver du regret, on m'a dit que c'était justice divine. »

Cette phrase me fut dite par un des personnages que votre père a pris en photo. Je ne crois pas me souvenir de son visage puisque seul son bras ensanglanté était cadré.

L'histoire est la fidèle putain des vainqueurs. Elle prodigue ses soins à eux seuls. À ceux qui sont là, debout, bien portants, bien pensants, fiers et convaincus de leur supériorité sanguine. Occupant le terrain, souvent celui des autres, prêchant la justice et le bon droit, toujours à leur avantage, Dieu n'étant jamais bien loin derrière. L'histoire célèbre les présents, ceux qui sont là pour toujours ! Les absents quand à eux ne s'en reviennent jamais, puisqu'ils ne sont jamais partis. Et ça je le sais puisque votre père, à chaque voyage qu'il entreprend, revient avec les preuves, les épreuves photographiques de ce mystère auquel vous appartenez et participez.

SIMON ABKARIAN

What you have forgotten will remember you

That, dear Chouchane and dear Vartan, is what your father's work brings to mind every time I look at his photographs: this line from a poem, the rest of which I will quote later.

Your father, Antoine, is a photographer who, due to his subject matter, became a wanderer. He draws his strength from a beautiful, peripatetic existence free of all mercenary or sentimental considerations.

Although no one makes him do it, he travels down the dusty paths that led our forebears to their deaths.

Who was going to remember them?

The murderers thought time was on their side. But, as everyone knows, paths and roads have eyes. They see all and forget nothing.

Your father scales our dark mountains capped by forests and snow, where the wolves pine for the deer. They howl, throats stretched toward the sterile moon, still not admitting that they secretly mourn. But those who must know, know that mountains have ears, that mountains remember everything since the day of creation.

Never shirking danger, your father heeds the call of bygone times. He roams in the direction of a return, takes a path that people wanted to smother and bury. He wanders through villages that have no difficulty remembering him. He has gone to cities that we Armenians brought forth. He lends new body to buildings that we raised from nothing with our own hands. He redraws the sites where we kindled Promethean fire, erecting churches that brought a promise of eternal light. It is this light, now shrouded in shadow, that fills your father's pictures. And they, too, embody a memory.

And yet, his work is not one of commemoration, it is not a photographic biography—macabre and posthumous—of a people. Such a memory doesn't exist, nor is it desirable. We do not want it. We do not commemorate our lost lands, nor the genocide planned by the very people who deny it today.

No.

For us, memory is a realm still wedded to bygone times. Our memory is a story that begins with "once upon a time." We all emerged from that unique "time." That is where everything began.

An "everything" that will never end.

Such is our very own mystery.

This mystery worries the murderers past and present, because they will never grasp that "everything." So they kill and massacre. But what they don't know is that knowledge can be conveyed in a whisper. Possession offers no hold on the other's knowledge. Forceful seizure pushes the mystery still further from reach. So they hate us all the more, having killed us for nothing. By confiscating our lands, our homes, our songs, our dances, they thought they could penetrate our ancient mystery. But a mystery cannot be penetrated. It is the mystery that penetrates you. Conquerors, however, always forget to let down their armor.

The motion your father adopted is perpetual motion, because he moves down dusty paths that lead to return, to loss, to a land that appears on no map. It is much too vast, this land, to be constrained by the shifting, unpredictable science of cartography.

As Armenians say at the beginning of a tale: There was, there wasn't.

Antoine is part of that incantation in reverse.

There was, there wasn't.

This mantra, known to all Armenians, is our womb, wherein lies our mystery.

Eternity.

This ever-present phrase anchors us in the past, in "another time."

That "other time" is what I see in your father's pictures, because they ultimately look at me, speaking to me of the mystery that so intrigues the executioners. His photos behold my emotion. It is I who am "looked at," I who am framed by their gaze.

Once it is a question of being framed or caged, the issue of freedom arises. It is always a question of freedom. Indeed, behind your father's keen eye there is a carefully framed, if ever-rebellious, yearning.

What you have lost will find you

Sometimes I get the impression that the people in his pictures want to speak to me. That they want to turn to me, tell me some dreadful secret. One day, one of them spoke to me. He was not an Armenian, nor a Yazidi, nor a Chaldo-Assyrian, nor an Arab, nor a Kurd. He was a Turk. I wasn't surprised. Sooner or later, it had to happen. I lent an ear. He fell silent.

"Speak," I said to him, "I know you want to talk to me. You have wanted—and needed—to talk for a long time. I'm all ears. Speak."

And he spoke to me thus:

"Don't think of returning. You will never return, my friend—how could you possibly return, since you never departed? You never left this place. That's right, your ancestors' house, where I now live, is full of you. You haunt my nights, the nights of my entire family. In the daytime, we pretend to be what we are. But nighttime reveals our true state. We have come to dread the moon. You haunt us. Your absence is dense and deep, like the April night that never stops falling. You haunt me and my songs, me and my prayers, me and the hands I would like to wash a million and a half times in the Euphrates, Tigris, and all their tributaries. You occupy a threshold from which no divine power can dislodge you. We, meanwhile, come and go as we like, thinking we're free, in the land of which you are the origin. But we're caught in a trap. So, like wolves, we prefer to bite off the trapped paw, severing it, howling with rage under a sterile moon. We no longer want to live like three-pawed ghosts, no longer want to dread what we took from you. We want to throw off the garment of shame that smothers our noble spirit, our children's noble spirit. So yes, Armenian, take a picture of me, lead me to the darkroom and put color into my blood-drenched sleep. Maybe through photography and speech, you can help me to recover my most precious possession—my pride."

What you have left behind will take you back

It always boils down to the way you look at things. Your father, Antoine, looks at things the way children ask questions. Kids' questions are crucial to the evolution of the human race because those questions edify adults, revealing what is right. Such questions are the world's conscience. A child's question is pure and innocent, yet also uncompromising. Your father's gaze has something of that child-like innocence. It holds the promise of some rediscovered writing, a newly recovered alphabet that lives and sings again, eternal once more. That is why his work speaks to me, invoking what is most noble: language, and hence thought. It restores the meaning of language (I'm not referring to writing, but to speaking, even to singing). In your father's work I glimpse—I recognize—my own childhood memories. I cannot restrain the hordes of tears that pour through the floodgates of my eyes. Yet I weep not in hatred or anger. Like your father, I am a peaceful, self-aware vagabond. Throughout my childhood I wandered among the imagery of our imaginary, imagined land.

What you have buried will bring you forth

"It was nighttime. Suddenly I awoke, throat stretched skyward. I was someplace I shouldn't have been. At a crossroads where history makes a pact with the moon. In a dangerous place where you have to picture a color, a flag, a knife. It was the red that first soiled me. How can you feel regret when you're told it was divine justice?"

That comment was made to me by one of the people your father photographed. I don't think I recall his face, because only his bloodied arm was in the picture.

History is the victors' faithful whore, lavishing her attention only on the winners. On the people who are there, still standing, healthy and God-fearing, proud and confident of their inherited superiority. They occupy the terrain—often that of others—advocating law and order to their own advantage, with God never far behind. History extols the people who are present, who are there forever. The absent, meanwhile, never return—because they never left. And that's something I know, because every time your father travels, he returns with proof—photographic proof—of that mystery, which is within you both.

SIMON ABKARIAN

Grâce à la photographie, j'ai pu fracturer la boîte de Pandore d'une mémoire qui clandestinement habitait en moi.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours subi une intense pression dans ma poitrine, qu'il me faut aujourd'hui encore contenir.

J'ai entrepris dans la pénombre cette quête vers la lumière, en cherchant à mettre en images les récits légués par mes grands-parents rescapés.

Mon œuvre ne repose pas exclusivement sur un accouchement introspectif puisé dans mon héritage, elle est par-dessus tout torturée par les fantômes qui peuplent ma mémoire.

Loin de constituer une étude scientifique, mon travail s'appuie sur les allégories qui hantent mon esprit, ces symboles me dévorent. Défiant alors le temps, j'éprouve le besoin irréprensible de me rendre dans l'ancre informe de cette épopée funeste afin que le miracle photographique se produise, exhumant ainsi les vivants des ténèbres.

J'ai déterré ces images de leur sanctuaire secret et chacune d'elles est coupable du cri sourd qu'elle expulse.

Les lectures historiques furent mon parchemin et les rencontres ma boussole.

Absorbé par le néant, j'ai défié ce démon pervers sur le lieu de son crime, résistant à la douleur de sa létale morsure, semblable à un appel d'outre-tombe. Subir sa plainte pour extraire mon ressentiment, déchiffrer les secrets de sa danse rituelle pour apprivoiser mes peurs, mais surtout le fixer droit dans les yeux pour que la mémoire argentique l'immortalise à jamais.

Marqué au fer rouge par un pacte atavique, je me suis rendu sur ce territoire maudit accompagné de ma pensée sacrilège, afin d'extraire ce venin de mes entrailles et de révéler ainsi la douleur rugissante de l'âme damnée des Arméniens. Tous les lieux que j'ai sillonnés en portent la trace. J'ai parcouru des milliers de kilomètres pour fouiller un à un les vestiges d'une histoire emmurée dans les abysses d'une conscience amnésique.

Vingt-sept années à explorer telle une ombre seule sur cette terre fiévreuse, ce que furent l'exode et le tombeau des victimes, dans une époque reculée où l'évocation même de cette tragédie de l'histoire était périlleuse et ne recueillait alors que très peu d'intérêt.

Après la mort du journaliste Hrant Dink en 2007, il devint alors plus aisé de sonder ces territoires, grâce à l'émoi, à la mansuétude et à l'engouement que suscita son assassinat par l'un des héritiers de cette haine sans visage. Cette haine qui, le jour même de l'inauguration de mon exposition à Istanbul le 24 avril 2011 – la première sur les Arméniens en Turquie depuis 1915 –, exécuta le jeune conscrit d'origine arménienne Sevag Ballicci en armant la main insidieuse d'un de ses camarades de chambrée appartenant à la mouvance ultra-nationaliste des Loups Gris.

Opposés à cette haine, les héritiers de ces Justes, qui en 1915 malgré l'ordre d'extermination sauvèrent et cachèrent des Arméniens, m'aidèrent à réaliser l'impossible : présenter mon travail en Turquie.

Après cet événement inédit et retentissant, je décidai de poursuivre mon travail en couleur, symbolisant une rupture entre la mémoire et l'histoire.

J'ai fouillé cette terre pour découvrir les vestiges d'une civilisation arrachée de son berceau afin qu'elle se dessèche à jamais ; Arménie, Turquie, Syrie, Irak, Iran, Liban, Jérusalem, Géorgie, Kharabagh, furent les territoires sinistres de l'épisode cruel du premier génocide du ^{xx}e siècle, celui-là même qui inspira Raphaël Lemkin dans l'invention de son néologisme en 1944.

Ainsi l'arôme des parfums disparus se libéra de l'amphore. Sur cette terre sacrée, j'ai découvert des pièces secrètes enfouies dans mon inconscient, où des visages inconnus mais étrangement familiers apparurent.

Certains m'ouvrirent le livre secret, d'autres le tinrent fermement clos.

Tous pourtant me donnèrent le sentiment de savoir pourquoi j'étais là.

ANTOINE AGOUDJIAN

Thanks to photography, I've been able to crack open a Pandora's box of memories secretly buried within me.

As far back as I can remember, I've always felt this intense pressure in my chest, which even today I have to hold in.

Starting from the shadows, I began a quest for light: I wanted to record in pictures the survivors' tales told by my grandparents.

My work is not just wrenched introspectively from my own background; it is, above all, wracked by the ghosts who populate my memory.

In no way based on a scholarly approach, my work is inspired by allegories that haunt my mind, on symbols that consume me. Rejecting notions of time, I feel an irrepressible urge to enter the dim lair of that baleful period, to allow the miracle of photography to happen, to exhume the living from the dead.

I have unearthed these images from their hidden tomb—each one is cognizant of the muffled scream it emits.

My only credentials are the historical texts I've read; my only compass the encounters I've made.

Trapped in a void, I went to the very scene of the crime in order to challenge the evil spirit. I withstood the sorrow of its lethal sting, rising like a call from beyond the grave. From that lament I drew my own resentment, deciphering the secrets of its ritual dance in order to tame my fears; but above all, I looked that evil straight in the eye, so that a photographic record would immortalize it forever.

Indelibly marked by some atavistic pact, I went to that accursed land wrapped in my own sacrilegious philosophy, in order to draw the poison from my guts and to show the howling pain of Armenians' tortured souls. Everywhere I went, I saw traces of it. I covered thousands of miles the better to excavate, one by one, vestiges of a history buried behind the walls of amnesiac consciousness.

Twenty-seven years were spent in lone exploration of this feverishly shadowy land of forced deportations and victims' graves, at a time when the very mention of this historic tragedy was dangerous, yet evinced little interest.

After the death of journalist Hrant Dink in 2007, it became easier to probe these regions, thanks to the emotion, mortification, and tumult sparked by his assassination. He was murdered by an heir to the faceless hatred. On the very day of the opening of my exhibition in Istanbul, April 24, 2011—the first show on Armenians to be held in Turkey since 1915—that same hatred led to the murder of a young army conscript of Armenian stock, Sevag Balıkcı; that hatred guided the insidious hand of one of his barrack-mates who belonged to the ultra-nationalist Grey Wolves organization.

Descendants of the righteous Turks who saved and hid Armenians in 1915, despite government orders to exterminate them all, helped me to do the impossible: to show my work in Turkey.

Following that first momentous event, I decided to pursue this work in color, marking a break between memory and history.

I scoured the region in search of traces of a civilization that was yanked from its cradle in the hope it would subsequently wither completely. Armenia, Turkey, Syria, Iraq, Iran, Lebanon, Jerusalem, Georgia, and Karabakh were the sinister lands of the cruel advent of the twentieth century's first genocide, the very one that inspired Raphael Lemkin to coin the new word in 1944.

Thus the scent of extinct fragrances has escaped from Pandora's box. In that holy land I discovered hidden parts of my unconscious, where unknown yet strangely familiar faces appeared.

Some of them opened the secret book for me; others kept it tightly closed.

Yet all gave the impression of knowing why I was there.

ANTOINE AGOUDJIAN



